



La Grande Vague de Kanagawa,
Katsushika Hokusai,
circa 1830-1832 (25,7 × 37,9 cm).

Eliane Reyes

Entre deux notes

Une personnalité dévoile ses œuvres d'art préférées. Celles qui, à ses yeux, n'ont pas de prix. Pourtant, elles en ont un. Elles révèlent aussi des pans inédits de son parcours, de son caractère et de son intimité. Cette semaine: la pianiste Eliane Reyes.

PAR MARINA LAURENT • PHOTO : DEBBY TERMONIA

Enfant prodige de la musique classique, Verviétoise d'origine mexicaine, Eliane Reyes est l'un des plus grands talents dont peut s'enorgueillir la Belgique. Pourtant, c'est la France qui, en octobre, lui tressera une couronne de laurier en lui décernant le titre de chevalier des Arts et des Lettres. La plus haute distinction culturelle. Une première pour une pianiste belge.

Entre deux concerts dans le Brabant wallon, trois enregistrements, des réunions de jury, les examens des conservatoires de Bruxelles et de Paris où elle

enseigne, cette pianiste virtuose vous reçoit chez elle par une belle matinée d'été en regrettant de vous faire venir si loin. « La maison est un peu isolée mais c'est important de ne pas avoir de voisin quand on travaille d'un instrument », s'excuse-t-elle. La maison aux airs de gentilhommière compte trois pianos, deux enfants, un mari (le compositeur Nicolas Bacri) et un chat. Les tableaux, un peu stricts, s'adoucissent au contact de nombreuses photos de la musicienne en compagnie des artistes et des personnalités qui ont jalonné son existence.

Katsushika Hokusai (1760-1849)

Manji (le vieil homme fou de peinture), un des trente pseudos que nous lui connaissons, résume assez bien l'image de ce célèbre artiste japonais. Peintures, estampes, mangas populaires, l'homme qui tâta de tout avec brio n'en était pas moins très exigeant avec lui-même. Au faite de sa gloire, il déclarait que les œuvres réalisées avant 70 ans ne comptaient pas, qu'à 90 ans, il pénétrerait le secret des choses et à 100 ans

seulement, il deviendrait un vrai peintre. Il meurt à 89 ans laissant une production magistrale et innovante (il sera le premier à introduire le paysage comme sujet autonome) fortement influencée par les impressionnistes et l'art occidental.

Sur le marché de l'art. Beaucoup d'estampes, beaucoup de prix. De très belles déjà à partir de 200 euros. Pour *La Grande Vague*, comptez 35 000 euros. Au bas mot.

Eliane Reyes a 39 ans seulement, mais déjà une longue carrière. Elle débute le piano à 3 ans. Elle donne son premier concert deux ans plus tard. Née des amours d'une pianiste et d'un violoniste, c'est peu dire qu'elle est tombée illico dans la marmite. « Vous connaissez la formule? Il y a peu d'enfants prodiges mais beaucoup de mères d'enfants prodiges », sourit-elle. Ce qui est à mille lieues d'être son cas : c'est une rencontre décisive avec l'une des plus grandes pianistes au monde qui scelle le destin de la petite Eliane. « J'avais 9 ans et j'accompagnais ma maman, professeur de piano, venue encourager l'une de ses élèves à *L'Ecole des fans* de Jacques Martin. Je m'ennuyais tellement que j'avais fini par dénicher un piano dans les coulisses et que je jouais entre les enregistrements pour m'amuser. La pianiste française Brigitte Engerer, qui participait à l'émission de télé, m'a entendue et m'a imposée pour la semaine suivante. »

Sous l'œil des caméras, Eliane Reyes joue une valse de Chopin : médusé, sans voix, le public en redemande. « Là, les choses sérieuses ont commencé », explique-t-elle avant d'égrener un CV presque ministériel et pourtant relativement « classique » pour un enfant surdoué. Dès 10 ans, elle enchaîne ses premiers festivals et, dispensée de l'enseignement général, décroche le Premier Prix de piano à 13 ans (conservatoire royal de Bruxelles), rejoint la chapelle Reine Elisabeth à 15 ans avant de poursuivre ses classes (post-graduat) à Berlin, chez Hans Leygraf, et à Salzbourg. →

→ Elle boucle la boucle en retrouvant Brigitte Engerer à Paris, le temps de son doctorat. La mine humble devant ce parcours pourtant vertigineux et croisant ses mains délicates contre ses bras, Eliane Reyes confie : « J'ai eu besoin de beaucoup étudier pour avoir confiance en moi. Malgré tout, je lutte toujours. Ce n'est pas facile de monter sur une scène et d'affronter un public, il faut être un peu exhibitionniste sans doute. Mon rêve, ce serait de jouer comme Grigory Sokolov, dans le noir, avec seulement le clavier éclairé. »

La tendresse d'une mère

Eliane Reyes dévoile sa première œuvre d'art : la *Théotokos* de Vladimir, un joyau de l'art byzantin du XII^e siècle. « C'est une icône que j'ai découverte lors de mon premier voyage en Russie, il y a vingt ans. Elle m'a tellement subjuguée que j'en suis restée pétrifiée. Incapable de parler, incapable de bouger, je l'observais et je ne cessais de pleurer. Un tel choc devant une œuvre d'art, ça ne m'était jamais arrivé. Rétrospectivement, je pense que c'est cette icône qui a éveillé mon désir de maternité. Ce jour-là, j'ai compris que je ne renoncerais jamais à avoir des enfants, même si tout le monde me le déconseillait tant il est difficile pour une pianiste de faire une carrière. Ce qui me fascine dans cette œuvre, c'est la dévotion de l'enfant pour sa mère, cette adoration qu'il lui voue... face au regard – entremêlé d'amour et de tristesse – que cette femme lui rend. Elle l'aime plus que tout et elle sait déjà toute la souffrance qu'il aura à endurer. Elle sait que la vie est dure et que, comme nous tous, il souffrira aussi. Oui, l'angoisse de cette femme me touche autant que l'amour incondicional qu'elle porte à son fils. »

Mère de deux enfants, Eliane Reyes pense tout autant à sa propre mère, cette femme professeur de piano à qui elle doit tout. Sans doute, l'abandon par son père (c'est son beau-père, le pianiste Jean-Claude Vanden Eyden, qui l'a élevée),



MUSÉE DU LOUVRE, PARIS

Portrait de Frédéric Chopin, par Eugène Delacroix, œuvre originale (aujourd'hui découpée), 1938 (46 cm × 38 cm).

Eugène Delacroix (1798-1863)

Issu d'un milieu parisien aisé et cultivé, il est beau, sociable et fidèle en amitié. Tout pour plaire dans un siècle plutôt chahuté. Formé au classicisme (Gérard, Guérin) dans lequel il excelle, il s'en détourne (mais jamais totalement) pour porter au plus haut le mouvement romantique en France. Adulé et très controversé, il voyage au Maroc et contribue à la diffusion du courant orientaliste. L'arrivée d'Auguste Thiers à la présidence de la III^e République augure pour l'artiste de nombreux travaux décoratifs issus de commandes publiques, comme la bibliothèque du palais Bourbon.

Sur le marché de l'art. Tendance générale à la baisse (- 7 % en 15 ans) ; de petits opus déjà à moins de 10 000 euros. Pour ses œuvres hautes en couleur et fortes en émotions, comptez 30 000 euros minimum.

alors qu'elle n'était qu'une fillette a renforcé ce lien d'amour et parfois d'ambivalence qui l'unit à sa mère. « En tout cas, la tendresse d'une mère, c'est comme un morceau de Schubert », conclut celle qui maîtrisait le piano avant de connaître l'usage de la parole.

La puissance de la mer

Sa deuxième œuvre, une estampe d'Hokusai, le maître japonais, resté célèbre pour ses *Trente-six vues du mont Fuji*. « Oh je l'aime tellement ! D'ailleurs, j'ai toujours une carte postale de cette *Grande Vague* sur mon piano. C'est dans la maison de Maurice Ravel, qui avait la chance d'en posséder une, que j'ai découvert Hokusai. La mer est pour moi une grande source d'inspiration ; quand je suis « en panne », c'est face à elle que je m'installe pour me ressourcer. C'est tellement inspirant pour un interprète : chaque vague possède son rythme et pourtant c'est un tempo, un mouvement perpétuel, une création de chaque mouvement. Sans compter que la mer rappelle la force de la nature, cette nature qu'on essaie par tous les moyens de dompter et de combattre... alors qu'elle gagnera toujours sur nous. Si on lit cette estampe à l'occidentale, de gauche à droite, il semble que les bateaux se débattent, qu'ils tentent de fuir cette vague immense, alors que si on la lit à la mode japonaise, de droite à gauche, on réalise que les trois bateaux font face à la vague. Ils se confrontent volontairement à l'obstacle. C'est un peu comme le destin : on a le choix de l'esquiver, on a le choix de l'affronter. Personnellement, j'affronte toujours. Même si c'est parfois très dur. »

Une confrontation qu'elle n'a pas hésité à s'imposer à 20 ans, lorsqu'elle décide de fermer son piano pour deux ans et de faire un enfant. « J'étais en pleine crise existentielle. Jusque-là, on avait toujours tout décidé pour moi. Je voulais être sûre que la vie vers laquelle je me dirigeais était non seulement mon choix, et surtout que j'étais capable de l'assumer. Une vie de voyage qui vous entraîne de Singapour au Mexique, en passant par l'Argentine et le Costa Rica. Il faut être solide pour pouvoir faire tout ça en un mois. Ce qui m'a décidée, c'est la confiance de grands musiciens. Comme Martha Argerich, mon modèle absolu, une femme que j'admire et qui m'a toujours suivie et encouragée. » L'histoire est belle. Apprenant

que la star mondiale vient d'acquérir une maison à Bruxelles, Eliane Reyes – 13 ans à l'époque – découvre où se niche l'artiste et sonne à sa porte. N'ayant jamais eu de télévision, l'adolescente ne la reconnaît pas et murmure à la dame qui lui ouvre la porte : « Je veux jouer pour Martha Argerich. » La pianiste l'invite dans son salon et ce n'est que trois morceaux plus tard que l'enfant réalise qu'elle jouait en fait devant son idole.

Enflammée, Eliane Reyes nous explique croire énormément aux rencontres, aux signes et au hasard. Adeptes de la synchronicité (théorie élaborée par Carl Gustav Jung), elle confesse tout autant sa passion pour la spiritualité et le sacré. « Si on observe bien cette estampe, on aperçoit le mont Fuji qui, pour les Japonais, ressort de la spiritualité. Tellement de choses nous dépassent... Alors j'essaie de garder le cap, de suivre mon intuition et ma voix intérieure. De me dégager de tous ces remous, ces méandres. En un mot : de lâcher prise. Finalement, c'est peut-être ça le secret de la vie. »

Dieu s'appelle Chopin

Plus rapide que la musique, Eliane Reyes enchaîne sur son troisième choix : le portrait de Chopin, par Eugène Delacroix. A l'origine, un tableau deux fois plus grand dans lequel apparaît l'amante et amie du compositeur romantique, l'écrivain George Sand. Découvert à la mort de Delacroix dans son atelier, le propriétaire des lieux le découpe en deux tableaux, espérant en retirer plus de gains à la vente. Les amants sont séparés à jamais : Sand est envoyée au musée de Copenhague et Chopin atterrit au musée du Louvre. « Chopin, c'est mon grand amour. Je ne suis pas très originale et certainement pas la seule pianiste à le penser mais Chopin (à qui elle consacre un disque), c'est un peu mon âme sœur. C'est le romantisme, la fragilité, l'incapacité de dissocier le bonheur et la souffrance, l'amour et la mort... C'est difficile d'arriver à vivre en sachant que la mort nous rattrapera toujours, non ? »



GALERIE TRETIAKOV, MOSCOU

Notre-Dame de Vladimir, XI^e siècle (104 cm x 69 cm)

« Théotokos » de Vladimir (XI^e siècle)

Sorte de Youkounkoun de la galerie Tretiakof, cette icône merveilleuse l'est à plus d'un titre. Réalisée probablement à Kiev (qui possédait les premiers ateliers iconographiques), elle représente une Eléousa ou Vierge de tendresse aux caractéristiques quasi humaines, rare pour l'époque où l'art byzantin et ses représentations strictement codifiées battaient encore le haut du pavé. Rapatriée en Russie (à Vladimir), on lui prête de nombreux miracles comme celui d'avoir repoussé les envahisseurs mongol ou criméen qui – sans que cela s'explique militairement – auraient simplement rebroussé chemin.

Sur le marché de l'art. Hors de prix depuis l'ère des nouvelles fortunes d'oligarques russes, multipliant allègrement par deux ou trois les estimations des prestigieux hôtels de vente. Pour des œuvres du XIX^e siècle, comptez approximativement 500 euros.

Eliane Reyes éclate de rire et lance d'un accent subrepticement verviétois : « Je ne veux pas vous déprimer, hein ! C'est plus fort que moi, je suis une incorrigible fleur bleue. C'est au Louvre que j'ai mis pour la première fois un visage sur mon dieu. Quelle beauté ! J'aurais pu tout lui passer pour cette beauté, la sienne, celle de sa musique... Pour l'appréhender, il faut comprendre qu'il était avant tout un exilé, un homme privé de ses racines. Evidemment, pour moi, qui ne connais pas ma famille paternelle ni mon pays, le Mexique, son exil fait écho à ma propre histoire. En tout cas, je me sens libre quand je joue Chopin. »

A l'inévitable question de la part de création dans l'interprétation de l'œuvre d'un compositeur, Eliane Reyes recule net dans son fauteuil pour répondre avec gourmandise : « Contrairement aux musiciens, le compositeur part du vide ; il est dans ce que nous pouvons appeler l'anté-sonore. A nous, les interprètes, d'exhumer son inconscient, de retrouver ce qu'il a voulu exprimer et de l'exprimer avec notre propre sensibilité. C'est là que se joue l'interaction avec l'œuvre : dépasser les notes pour repartir du silence, recréer le vide pour lui redonner vie. Ma particularité, qui est peut-être une faille, est que je n'ai pas du tout le côté exhibitionniste de certains artistes. Je pense, au contraire, qu'il faut beaucoup d'humilité pour honorer son talent. Jouer mille notes à la minute, je l'ai fait mais ce n'est pas mon truc. Ce que j'aime, c'est le dépouillement, la respiration entre deux notes. Retrouver le symbole et l'inexplicable, aller chercher mes failles et celles de mes spectateurs et exprimer : « Voilà, on souffre mais réunissons-nous. » Un peu comme ce qu'on dit à propos de Mozart, "le sourire à travers les larmes". »

Jadis adulte dans un corps d'enfant, parfois enfant dans un corps d'adulte, Eliane Reyes est avant tout une femme. Qui joue comme elle respire. ♦

Dans notre édition du 16 septembre : Jean-Paul Philippot